

ter parmi les siens un tel homme, devra joindre l'expression très humble de son admiration à cette double manifestation de la science et des lettres, de l'intellectualité sous toutes ses formes. Dans cette apothéose, nous ne verrons pas seulement le fougueux politicien de toujours, le démolisseur de ministères qui renversait successivement Gambetta, Freycinet, Jules Ferry, Grévy et tant d'autres, nous reconnaitrons encore le jeune étudiant en médecine de la faculté de Nantes, puis l'élève déjà politicien de la faculté de Paris, qui pour avoir fait la lutte à l'Empire se voit refuser ses inscriptions et passe en Amérique. Nous reverrons le docteur de 1869, bientôt après humble médecin de quartier à Montmartre pour de là passer presque aussitôt dans la vie publique et délaisser graduellement la clientèle. Et de l'avoir perdu pour le donner à la France, pour qu'il soit là, après bien des erreurs, à l'heure du danger, debout devant l'ennemi, la profession médicale se sentira grandie de tout le génie du grand homme, comme elle le fut de celui de tous ses savants.

Entraînés par la grande faiseuse d'énergies que fut l'horrible guerre, les médecins voudront continuer dans la paix l'œuvre commencée pour la patrie. Ils continueront de prendre leur part dans le développement de la race canadienne-française. Pour réparer les ruines accumulées, ils se mettront à l'œuvre sans tarder pour que les lendemains soient grands à notre cher pays et qu'il ait sa large place au soleil des nations. S'inspirant de ce patriotisme éclairé du confrère Clémenceau, ils iront redisant avec lui : " Pour moi la patrie ce n'est pas seulement ce sol que nous foulons, où nous bâtissons notre foyer, où s'élève la famille, où se fait la France de demain après celle d'aujourd'hui. C'est la communauté des idées, des passions. . . c'est la communauté des espérances. "

A. VAILLÉE.